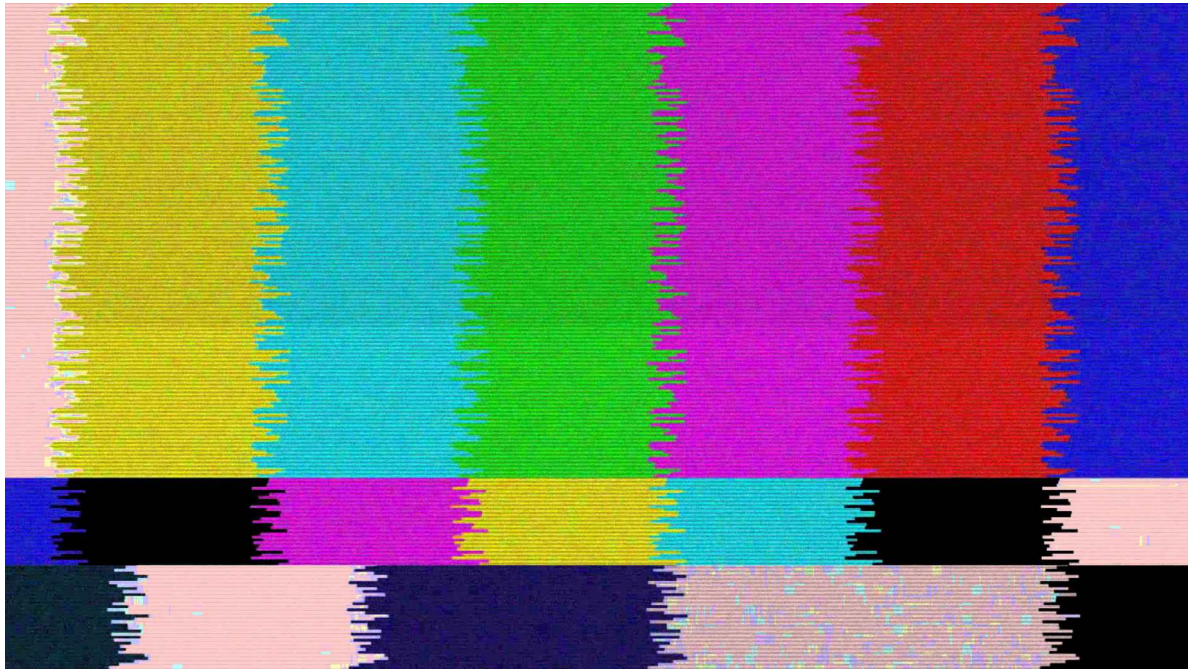


Lacan Quotidien



N 858 – Mercredi 4 décembre 2019 – 22 h 02 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Vertige suites

EN AVANT

Le cri du singe dans sa cage par Caroline Leduc

On the roads, again... par Stella Harrison

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Le pot de yaourt par Éric Zuliani



Le cri du singe dans sa cage

par Caroline Leduc

Le signifiant « vertige » par lequel François Ansermet a conclu sa très courte discussion avec Paul B. Preciado lors des J49 (1) n'était pas seulement à lui adressé. Le vertige a saisi beaucoup des auditeurs. Il était bon de le nommer. Je trouve au mot « vertige » l'étymologie suivante : « emprunté au latin *vertigo* "mouvement de rotation, tournoiement", "vertige, étourdissement, éblouissement" de *vertere* "tourner", "retourner, renverser", "changer, convertir, transformer" » (2). Son premier emploi dans la langue française semble dater de 1611 : « étourdissement passager où l'on croit voir les objets tourner autour de soi ». Bossuet utilise l'expression « esprit de vertige » en 1681 dans le sens d'une « folie passagère d'inspiration divine » et Jean-Jacques Rousseau, dans ses *Confessions*, l'emploie pour indiquer l'« impression de chute qu'éprouvent certaines personnes au-dessus du vide ».

L'impact de cette séquence est puissant, encore quinze jours plus tard. Partie aussitôt fumer – pour fumer, mais aussi entendre de premiers échos –, je suis alpaguée par une amie alors que je grimpe les marches du Palais des Congrès quatre à quatre : « Cet homme est dangereux » – dit-elle de P. B. Preciado. D'autres fumeurs, de plus jeune génération que la mienne, me font part de leur désarroi ou de leur colère : « Il ne sait pas à qui il s'adresse ! Il n'a pas lu le dernier Lacan ! » J'y retrouve Marco, en stage dans mon service, qui a aussi participé à la préparation des J49 : lui est particulièrement déçu. Une jeune femme nous écoute, et s'adjoint au groupe de fumeurs. Elle est étudiante en psychologie – viscéralement côté psychanalyse – et féministe, ne se reconnaît pas dans ce que les psychanalystes disent des féministes ni dans ce que les féministes disent de la psychanalyse : là elle est enthousiaste – et s'exclame : « Enfin ! » On parle « d'esprit de la psychanalyse ».

Marco m'a envoyé depuis lors un passage du cours de Jacques-Alain Miller « Le désenchantement de la psychanalyse » concernant une figure de la belle âme, faisant usage du langage comme « dénonciation des semblants pour ne rien dire d'effectif » (3) ; étonnante mise en série de celui qui « pense que c'est à coups d'effets de vérité que l'on fait passer quelque chose dans le réel » alors qu'il « ne peut rien dire de nouveau », et celui qui est « parfaitement “conscient de lui-même” [...], la parfaite canaille, [...] le cynique pulsionnel accompli » (4) – parfois hélas produit par la psychanalyse.

Par ailleurs, Marco m'apprend que cette séquence a eu des échos dans le cours de Thamy Ayouch (auteur de *Psychanalyse et hybridité. Genre, colonialité, subjectivations*) à Paris VII. Divers enregistrements, audio ou vidéo, circulent sur internet.



Dans l'amphithéâtre, lors de la séquence qui suit la rencontre de P. B. Preciado et F. Ansermet, Éric Laurent avance que notre orientation ne découle d'aucun binarisme sexuel, mais plutôt d'un « unarisme sexuel » : le seul sexe est le sexe féminin. Je ne l'avais jamais entendu dire comme ça. Quelle conviction dans le dire ! Quel écart de formulation avec d'autres moments de l'histoire psychanalytique ! Rien à voir avec nos historiques débrouillages de la querelle du phallus. Cela m'évoque les divers reproches d'essentialisation des sexes, souvent légitimes, qui nous ont été adressés sur l'un ou l'autre point de la préparation de ces Journées. Une jeune femme, lors d'une après-midi préparatoire, m'avait lancé : « on devrait utiliser un autre terme que jouissance “féminine”, on ne peut plus dire “homme” et “femme” si on est conséquents ». C'est vrai qu'à moins de longs prologomènes précautionneux, les employer vire le plus souvent à la glissade diffamatoire – et que ce soit de structure ne nous avance pas beaucoup... J'avais saisi à ce moment-là pourquoi Lacan du tout dernier enseignement taillait dans le mot femme à l'aide de ses lettres (FAM). Pourquoi sinon pour viser à en dire le réel sans son raccord au sens commun ?

Le lieu du scandale sexuel aurait-il été touché ? Depuis, c'est comme si le corps de signifiants de notre communauté de travail était « en transe », je m'aventure à le dire comme ça. On se débat et on débat. La transe a sa version muette, qui se repère aux silences et aux contournements. Ce corps qui donne sa consistance à notre communauté s'est-il soudain révélé à lui-même hétérosexuel ? Je le dis munie de la définition en première approximation

que Lacan nous a transmise de l'hétérosexuel : « ce qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre » (5) – notons que Lacan dit « aime » et non « désire ». Le « moment Preciado » et ses effets indexent que les opinions sur le sexe, constructions vissées à la défense la plus fondamentale de chacun, se confrontent et se cognent inéluctablement au mur du non-rapport sexuel.

Je me demande si certains des retours entendus – « Il est fou » ; « cela ne s'adresse pas à nous » – ne sont pas d'abord des bouchons à nos oreilles. L'effroi ou l'angoisse dont d'autres ont témoigné me paraissent plus féconds. Qu'avons-nous donc maintenu de vivant qui grouille depuis l'archéologie médicale ou psychiatrique de la psychanalyse d'un goût obscène pour l'épingleage entomologique de ceux qui s'adressent à nous ? N'en dénonçons-nous pas, de journées en colloques, l'effet intrinsèque de stigmatisation ? Qu'on nous le renvoie à la figure, aujourd'hui que nos textes sont largement diffusés, n'est guère étonnant. Notre usage du diagnostic mériterait d'être discuté. Où rendons-nous opératoires nos propres avancées sur ce lieu opaque du sujet qui vibre hors de toute identification et de tout signifiant pour le dire ? Je note également ce point qui m'a ahurie : la seule référence théorique lacanienne dans le propos de P. B. Preciado était « l'inconscient structuré comme un langage ». Le Lacan post-structuraliste qui fonde le travail de notre École depuis son départ n'a-t-il donc pas percé le mur de la modernité ? Nous en parlons souvent, de la modernité. Il semble là qu'elle n'ait pas entendu parler de nous.

Il ne s'agit pas de se convertir à la théorie des genres. Peut-être pourrions-nous en revanche repérer mieux quel ressort elle a sur les discours. F. Ansermet a accueilli P. B. Preciado dans l'espace de conversation qui ne pouvait avoir lieu par ces mots : « Vous aviez quelque chose à nous dire. » Ce manifeste de P. B. Preciado, ce cri qui résonne contre les barreaux de la cage du signifiant, a-t-il possibilité de se transmuier en appel ? Le temps suivant est sans doute de savoir ce que nous avons à répondre. Comme me le disait Omaïra Meseguer lors d'une post-discussion échevelée sur WhatsApp de la séquence à laquelle elle participait, certes Paul B. Preciado n'a sûrement pas lu le dernier Lacan, mais la question n'est-elle pas plutôt : nous, l'avons-nous lu ?



PS : J'ai perdu mon agenda lors de ce week-end.

1 : 49^{es} journées de l'École de la Cause freudienne « Femmes en psychanalyse », Paris, 16-17 novembre 2019.

2 : Cf. l'excellent site <https://www.cnrtl.fr/etymologie/vertige>

3 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le désenchantement de la psychanalyse » (2001-2002), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 29 mai 2002, inédit.

4 : *Ibid.*

5 : Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 467.



On the roads, again...

par Stella Harrison

2015. « L'École de la Cause freudienne a lancé une pétition en janvier pour s'élever contre l'instrumentalisation de la psychanalyse dans le débat législatif sur le mariage pour tous et s'est montrée, ensuite, pour une large part favorable à ce droit » : ainsi avais-je commencé mon intervention à PIPOL, congrès de l'EuroFédération de psychanalyse. Je relatai qu'une analysante se disait « lesbienne », tout en me déclarant que, si elle taisait ses désirs hétéros, c'était parce que je serais trop contente qu'elle revienne aux hommes ! Elle m'attendait au tournant, évoquant un autre « psy » qui, pendant dix ans, aurait voulu éteindre son homosexualité.

Ces questions vives ont été en chantier, pour ce sujet et bien d'autres, sur et hors divan ; on y passe, on y repasse, on s'y noue, on s'y noie, on s'y dénoue. Et dans une analyse, on passe du *nous* au *je*, et même, oui, au jeu !

Novembre 2019 avec Paul B. Preciado

Merci à Paul B. Preciado de nous avoir secoués au Palais des Congrès lors des Journées de l'ECF et merci aux organisateurs de l'avoir invité. Cela sans nul doute poussera notre communauté – sans qu'il soit besoin de la contraindre par la force ! – à travailler plus avant concernant les questions du genre et de l'identité.

Pourrais-je juste ici dire aussi un certain agacement ? Je ne suis pas favorable au collage « homoanalyste ». Je ne saisis pas en quoi un choix d'objet se doit d'être solidement cousu à l'habit de l'analyste – si tôt mon badge de congressiste tendu, si tôt je le fourre dans mon sac.

Ne serait-il pas heureux que se poursuive une conversation avec Paul B. Preciado, engagée lors de nos Journées ?

Identité

Ne visons-nous pas, dans une analyse, à faire la peau à *l'identité* ? N'est-ce pas aussi la visée de Paul B. Preciado pour commencer ? La journaliste Dominique Hartmann cite ainsi le philosophe : « “Nous ne sommes pas unis par une identité – femme, noir, homo, etc. –, mais par le refus de la taxinomie imposée”. Rappelant que l'identité est au cœur des discours néolibéraux, coloniaux et d'extrême-droite, il prône la “désidentification” » (1). Nous autres, analystes orientés de Lacan, aussi accompagnons la chute des identifications trop contraignantes.

C'est bien pourquoi sans doute personne ne fut enclin à obéir lorsque Paul B. Preciado, réinstallant subitement le diktat d'un binaire assassin, sommait *l'analyste homo* de se lever.



Si la cure analytique est si ardue, c'est bien qu'elle mène à faire usage des semblants plus qu'à les subir ou s'en (em)parer. Et les analystes de notre École (AE) qui témoignent de leur cure, parfois, et même souvent, disent un mot sur la façon dont, loin d'épouser béats et béates, l'assignation au sexe prescrit par leur anatomie, ils en sont venus un jour à choisir leur genre ? Lisons Hélène Bonnaud dans son « À la première personne » du 16 novembre : « Certes, avec la phrase du père, *si c'est une fille*, j'aurais pu vouloir être un garçon. Mais non. Très petite, j'ai choisi d'être une fille. La déception de ne pas l'avoir, je ne l'ai rencontrée qu'en théorie, dans mon analyse. Ce que je voulais de façon décidée, c'était devenir une vraie femme ».

Un acte politique ?

C'est pour Paul B. Preciado un acte politique et non personnel de se dire analyste et homosexuel. Il se trouve qu'avec la politique, la psychanalyse, qui « n'est pas une politique, mais une éthique, qui s'exerce en sens contraire » (2), ne navigue pas en mer sereine.

Cependant, rappelons-nous dans quelles mers nous nous sommes baignés. Comme la mer qui se retire, cela semble parfois avoir envie de se désinscrire de notre fourbe mémoire. Bien avant l'extension du mariage « aux couples de personnes de même sexe » par

l'adoption de la loi du 16 mai 2013, plusieurs d'entre nous, s'appuyant sur une clinique chaque fois singulière, ont décidé de montrer, à travers des cas, comment des sujets en mal avec la question de leur choix homosexuel, ou en recherche de nouvelles formes de parentalité, pouvaient trouver un apaisement grâce à une rencontre.

Nous avons lu et relu Lacan : « Disons hétérosexuel par définition, ce qui aime les femmes quel que soit son sexe propre. » (3) Et nous nous sommes cassés la tête au cours de plusieurs soirées de notre champ en le lisant à nouveaux frais. Par exemple : *Il n'y a pas de rapport sexuel*, cet aphorisme de Lacan, pensé pour un homme et une femme, vaut-il aussi entre des sujets de même sexe ? Une femme peut-elle permettre à une autre femme d'être Autre à elle-même ou une relation sexuelle entre femmes implique-t-elle de se « mêmer », comme nous le lisons dans *Encore* ?

Lorsque Lacan nous dit dans le même Séminaire (4) qu'il est permis à tout être parlant, qu'il soit homme ou femme anatomiquement, de s'inscrire dans un mode de jouissance ou dans un autre, dans un discours ou dans un autre, ne réalise-t-il pas là un formidable tour de force, un événement ?

S'engager sur ces terrains et aborder ces questions était inconcevable au siècle dernier. Impensable. Certes, c'est long et lent. Nous avons du grain à moudre ? Tant mieux ! Poursuivons.

1 : Hartmann D., « Pour une révolution du désir », *Le Courrier*, 17 novembre 2019. <https://lecourrier.ch/2019/11/17/pour-une-revolution-du-desir/>

2 : Entretien avec Jacques-Alain Miller, « Lacan et le politique », *Cités*, n°16, PUF, 2003, p. 123.

3 : Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 467.

4 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 74.



SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Le pot de yaourt

par **Éric Zuliani**



Je suis allé voir *Chanson douce*. Ce film recèle quelque chose qui tient incontestablement au talent de sa réalisatrice, Lucie Borleteau, qui réussit à filmer ce qu'on pourrait appeler une série d'événements de corps où la jouissance articulée en divers occurrences est en jeu. Cela tient aussi à la performance de Karin Viard qui incarne la nounou, ayant réussi l'exploit de constituer un personnage sans grâce, ne respirant nul désir : chapeau ! Car le désir dans ce film est éclipsé par des visées plus obscures. Je ne me prononcerai pas sur la question de savoir si c'est un bon film : je ne suis pas critique de cinéma. Je ne raconterai rien de l'histoire, pas même le pitch : allez voir le film. Il y aurait à dire, c'est vrai, sur le personnage principal du récit (la nounou), sa « psychopathologie » comme dit le psychologue, mais ce serait une réduction à un savoir déjà là masquant ce que le dramatisme du film produit de nouveau. C'est curieux, j'ai été retenu par un détail, qui se répète : la présence du pot de yaourt.

Il y a en effet trois scènes, très courtes, dans lesquelles, chaque fois, il est question d'un yaourt, un yaourt tout ce qu'il y a de plus insignifiant, pris dans sa valeur d'objet : un pot pour lequel il s'agit de savoir s'il est fini ou pas. C'est en suivant ce fil du pot de yaourt, qui n'est pas sans rappeler par certains côtés les fonctions du pot abordées par Lacan (1), que ce film m'a fait apercevoir quelque chose qui ne m'était jamais apparu sous ce jour et qui concerne l'éducation au sens large.

La première scène est d'une grande simplicité. Une nounou initie la petite fille dont elle a la charge à la manière dont on peut – on doit, dans ce cas de figure – finir un yaourt. Pas à la cuillère, bien sûr, tout le monde le sait dans les familles, mais avec le doigt, en le « léchant », précise Karin Viard. La scène est particulièrement bien filmée pour faire de ce moment trivial une scène recelant une charge libidinale : on voit la jeune fille, troublée, se lancer dans cette nouvelle expérience, moment où s'ouvre une perspective inquiétante. Je n'avais jamais aperçu que ce qu'on appelle une éducation est aussi toujours une intrusion, qu'il y a toujours une sorte d'initiation d'un autre, qui laisse une trace. Rien de grave ; sans doute dans bien des familles, on finit ses yaourts avec le doigt qu'on lèche. Mais là, bien sûr, on sent comme un commandement à l'état naissant qui ne cessera de croître, qui double cette initiation : gros plan sur le doigt dans la bouche de la jeune fille et bruit de jouissance.

On retrouve peu après le yaourt toujours comme objet, cette fois-ci, d'une explication entre la mère et la nounou. La première dit : *hors de question de donner des yaourts dont la date est dépassée*. La seconde dit : *oh, vous savez, on peut manger des yaourts parfois trois semaines après la date indiquée*. Le commandement semble ici à fronts renversés. On peut penser que c'est la mère qui commande ; elle nous rappelle au passage ce que peut être une éducation sotté, bête, pointilleuse, désincarnée. La mère ajoute alors : *vous ne leur donnerez pas de yaourt même dépassé d'un jour*. On croit alors que la nounou obtempère, mais il n'en est rien. Elle prend ça, et en bien d'autres moments du film, comme une rebuffade, un coup bien réel. Là aussi on retrouve le phénomène d'intrusion : parfois la mère semble être une intruse dans son rapport à ses enfants, parfois c'est la nounou qui l'est.

Enfin, juste avant que chaque personnage rejoigne la destinée tragique que trace, de mon point de vue, la scène du doigt qu'on lèche, on aperçoit sur la table de la cuisine une fin de repas. Les assiettes contiennent encore quelques nouilles et quelques morceaux de jambon. Et juste à côté un yaourt entamé, pas fini du tout. C'est une catastrophe au regard du commandement qui habite la nounou. Ah, certes, il n'est sans aucun doute pas périmé ! La mère aura eu raison sur ce point d'éducation si important. Mais ce yaourt, hélas, n'est pas terminé, le doigt n'a pas été léché et le commandement fera son œuvre terminale.

Il y a donc loi et loi. La loi inhumaine, celle qu'incarne ce pot *introué* et *introuable* d'où pourrait fuir le sens (2), où est-elle ? chez la mère, la nounou ? Et que vaut une loi enserrée dans une seule signification de commandement privée de la métonymie propre au désir ? Comme le souligne Lacan : « Le pot ici nous donne une fonction distincte de celle du sujet, pour autant que dans la relation au signifiant, le sujet n'est pas un préalable, mais une anticipation » (3), ce qui éclaire que ce pot de yaourt reste celui de la nounou, celui de la mère, et ne produit aucun effet sujet, c'est-à-dire aucun trou dans l'Autre pour que la petite fille, plongée régulièrement dans une inquiétude tout au long du film, s'y retrouve.



La réalisatrice a su filmer, au-delà d'un portrait « psychopathologique », la manière dont l'enfance est le lieu et le moment des événements de corps, de la détresse parfois, de la dépendance à l'Autre : l'intrusion de son savoir, de son désir, de sa jouissance ; et ça laisse des traces, toujours singulières. Freud l'avait noté, enregistreur les nounous de son époque qui glissaient les enfants dont elles avaient la charge dans leur lit, mais aussi plus précisément quand il écrivait sans ambages : « Le commerce de l'enfant avec la personne qui le soigne est pour lui une source continue

d'excitation sexuelle et de satisfaction partant des zones érogènes, d'autant plus que cette dernière – qui en définitive est en règle générale la mère – fait don à l'enfant de sentiments issus de sa propre vie sexuelle, le caresse, l'embrasse et le berce, et le prend tout à fait clairement comme substitut d'un objet sexuel à part entière. » (4) C'est tout cela que ce film recèle et vous verrez jusqu'où ce commerce peut aller quand le désir de l'Autre se présente sous la forme du commandement.

1 : Cf. Les développements de Lacan sur la fonction du pot et celle du trou dans *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 89-90.

2 : Cf. *ibid.*

3 : *Ibid.*, p. 90.

4 : Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 166.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (evc.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI